

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[413. Londres, Mercredi 16 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

413. Londres, Mercredi 16 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique](#), [Politique \(Internationale\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1840-09-16

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe ne me suis pas couché à 9 heures, mais je me réveille de grand matin. Mes
vendredi et mardi conviennent beaucoup aux diplomates. Ils y étaient tous hier.
Sauf ce pauvre comte de Björnstjerna qui attendait encore hier matin le bateau de
Hambourg et sa femme.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
523/203-204

Information générales

LangueFrançais

Cote1156, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Je ne me suis pas conché à 9 heures, mais je me réveille de grand matin. Mes vendredi et mardi conviennent, je crois beaucoup aux diplomates. Ils y étaient tous hier sauf ce pauvre comte de Björnstjerna qui attendait encore hier matin le bateau de Hambourg et sa femme. Elle est enfin arrivée hier soir. Il me l'a fait dire par un petit comte de Mörner, joli jeune homme qui barbouille comme je n'ai jamais entendu personne barbouiller. Ils ont beaucoup joué, au Whist, et moi un peu. J'admirais, en remontant dans ma chambre, avec quelles choses et quelles paroles on peut remplir trois heures. Ils sont comme les vôtres, ils croient à la paix ; les uns d'une façon qui me plaît, les autres d'une façon qui me déplaît. Il y en avait là deux qui faisaient pitié à voir, pour leurs propres affaires, Alava et Moncorvo ; ne sachant pas s'ils étaient les ministres de quelqu'un ne recevant rien, ni nouvelles, ni argent, pas de nouvelles depuis bien des jours, pas d'argent depuis bien des mois. Ils jouaient tout de même au Whist. Lord Palmerston est revenu hier matin. Je l'ai vu à 5 heures et demie au moment où ils venaient d'échanger les ratifications. Les tables étaient encore là, les grands papiers, les bâtons de cire. Neumann, Schleinitz et Brünnow sont sortis devant moi de son Cabinet. Brünnow est très changé, et il a l'air consterné d'être si changé. Il a eu un quasi-choléra. J'ai passé une demi-heure avec Lord Palmerston très doux, ne voulant de querelle sur rien. Il m'a abandonné les consuls tout-à-fait Napier à moitié. Aux autres, il promet toujours un succès certain, prompt, pas le moindre vrai danger. Avec moi il n'argumente plus, il ne prédit plus. Nous avons l'air d'attendre tous deux que Dieu donne raison à l'un des deux. Il reste ici, pour quinze jours au moins. Lady Palmerston est revenue avec lui. Vous a-t-elle écrit ?

2 heures

Je n'ai rien encore ce matin. J'ai encore une chance. Je l'attends. Attendre, et attendre une chance, que cela me déplaît ! Quel ennui de ne pouvoir tout faire tout rondement ? Je suis aujourd'hui comme on était autour de vous samedi dernier, noir et inquiet. Je crains des malheurs et des fautes, les pires des malheurs, car elles en sont et elles en font. Je pense beaucoup dans ma solitude. J'entrevois dans la situation la plus périlleuse, une bonne conduite possible, très bonne, mais si difficile, si difficile ! Et puis, je ne sais pas bien l'état, l'état réel des esprits en France, ce qui est bien quelque chose dans la question. Mon instinct est que le bon parti ne veut pas la guerre. Et qu'il aurait la force de l'empêcher s'il en avait l'esprit et le courage. Je suis très perplexe. Mal double pour moi, car la perplexité, fort pénible en elle-même, est de plus contre ma nature. Je ne reste jamais longtemps perplexe. Je viens de répondre à lord Grey. 3 heures et demie Là voilà. Rien ne manque plus à ma journée de ce quelle peut avoir. Je suis moins noir qu'à 2 heures Je crois moins à la guerre, si elle venait, vous seriez malade, très malade. On est toujours à temps de se mieux porter si cela devient absolument nécessaire. Il faut commencer par être malade. Mais j'espère qu'il ne faudra pas. A présent que je vous ai vue comme je vous vois à présent, je vous quitte. J'envoie un courrier ce soir. Je vais à mes dépêches. Il fait froid aussi à Londres. J'ai du feu. En aurais-je à Paris ? Mad. de Tencin disait que la diversité de goût sur le froid, et le chaud avait brouillé plus de ménages que toute autre passion. Croyez-vous ? En tout cas, ne vous refroidissez pas. Adieu, adieu. J'ai une sottise sur le bout des lèvres. Adieu

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 413. Londres, Mercredi 16 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-09-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/455>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 16 septembre 1840

Heure 6 heures et demie

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

neis qua
L'ello
l'inter. On
ortu, si
Il faut
j'espère

comme je
L'inter
dépêches.
en feu. En
il disait
et le
ages que
En ton
rien. Adieu.
rien. Adieu.

213

Londres. Mercredi 16 septembre 1840
6 heures et demie.

1156

Je me me suis pas couché à
7 heures, mais j. me réveille de grand matin.
Des Vendeurs et Mardi environnant, j. arrive,
beaucoup aux diplomates. Ils y étaient tous hier.
Sauf ce pauvre comte de Björnström qui
attendait encore hier matin le bateau de
Hambourg et sa femme. Elle est enfin arrivée
hier soir. Il m'a fait dire par un petit
comte de Mörsen, j.oli jeune homme qui
barbouille comme j. n'ai jamais entendu
personne barbouiller. Ils ont beaucoup joué
au whist, et moi un peu. J'admirais, en
remontant dans ma chambre, avec quelles
choses et quelles paroles on peut remplir trois
heures. Ils sont comme les Satres; ils craignent
à la paix; les uns d'une façon qui me plaît,
les autres d'une façon qui me déplaît. Il y
en avait là deux qui faisaient pitié à voir,
pour leurs propres affaires, Alava à Mancosco;
ne sachant pas s'ils étaient les ministres de
quelqu'un, ne recevant rien, ni nouvelles, ni

Argent, pas de nouvelle, depuis bien des jours, pas
d'argent depuis bien des mois. Ils jouaient tout
de même au whist.

Lord Palmerston est revenu hier matin. Je
l'ai vu à 5 heures et demie, au moment où
ils venaient d'échanger les ratifications. Les
tables étoient encore là, les grands papiers,
les bâtons de cire. Metcalf, Schlegel et
Brumby sont sortis devant moi de son
cabinet. Brumby s'est bien changé! et il
a l'air content d'être si changé. Il a eu
un quart de chèque. J'ai passé une demi-heure
avec Lord Palmerston, très doux, ne voulant
de querelle avec rien. Il m'a abandonné les
consentis tout à fait, n'apaisé à moitié. Aux
autres, il promet toujours un succès certain,
prompt, pas le moindre vrai danger. Avec
moi, il s'argumente plus, il ne prédit plus.
Nous avons l'air d'attendre tous deux que
Dieu donne raison à l'un des deux. Il reste
ici, pour quinze jours au moins. Lady
Palmerston est revenue avec lui. Vous a-t-elle
écrit?

Je n'ai
chance. De
chance, que
de ne pour

Je suis
de vous. Je
crains des
des mathém
Je pour. Je
dans la di
tendue par
si difficile
l'état, l'ét
est bien qu
instinct est
guerre. Et
S'il en av
très perplex
perplexité
plus contr
longtemps
Je vien

La vérité.

2 heures.

du jour, pa,
jouaient tout

hier matin. Je
venant en

cativité. Les

de papier,

chlointz et

vois de son

age! et il

Il a eu

une demi-heure

se voulant

bandant le

voit. Sur

ier certain,

Danger. Avec

redit plus

deux que

ux. Il reste

Lady

Vous a-t-elle

Je n'ai rien encore ce matin. J'ai encore une
chance. Je l'attends. Attendre, et attendre une
chance, que cela me déplaît! Quel ennui,
de ne pouvoir tout faire tout rendant!

Je suis aujourd'hui comme on était alors
de vous. Samedi dernier, noir et inquiet. Je
crains des malheurs et de, fautes, les pires
des malheurs, car elle en sont et elle en font.
Je pense beaucoup dans ma solitude. L'interroge,
dans la situation la plus périlleuse, une bonne
conduite possible, très bonne, mais si difficile,
si difficile! Et puis, je ne sais pas bien
l'état, l'état réel de l'esprit en France, ce qui
est bien quelque chose dans la question. Mon
instinct est que le bon parti ne veut pas la
guerre. Et qu'il aurait la force de l'empêcher
s'il en avait l'esprit et le courage. Je suis
très perplexé. Mais double pour moi, car la
perplexité, force pénible en elle-même, est de
plus contre ma nature. Je ne reste jamais
longtemps perplexé.

Je viens de répondre à Lord Grey.

3 heures et demie.

La vérité. Rien ne manque plus, à ma journée

de le quelle peut avoir. Je suis moins noir qu'à
2 heures. Je suis moins à la guerre. Si elle
venoit, vous seriez malade, très malade. On
est toujours à l'un de se mieux porter, si
cela devient absolument nécessaire. Il faut
commencer par être malade. Mais j'espère
qu'il ne faudra pas.

à présent que je vous ai vu, comme je
vous vois à présent, je vous quitte. J'enverrai
un courrier ce soir. Je vais à me dépêcher.
Il fait froid aussi à Londres. J'ai du feu. En
allerois-je à Paris? Mad^{re} de Tencin disoit
que la diversité de goût sur le froid et le
chaud avoit troublé plus de ménages que
toute autre passion. Croyez-vous? En tout
cas, ne vous refroidissez pas. Adieu. Adieu.
J'ai une sottise sur le bout de la langue. Adieu.

413

2 heures, m.
très, vendredi.
beaucoup au
sans le p
abandonné om
hambourg et
hier soir. Il
comte de
barbourska
personne. ba
au Whist, et
remontant
chose, et que
heures. Il
à la paix;
les autres d
en avait la
pour l'un p
ne sachant
quelqu'un.